LE SUICIDE DE FALAISE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE,

Par A. MARTAINVILLE,

Représenté sur le théâtre de Montansier-Variétés, le premier frimaire an XII.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Français de la République, n°. 51.

AN XII. (1803.)

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GOBEMOUCHE, vieil aubergiste.	M. *Tiercelin.*
ROSE, sa fille.	Mlle. *Jenny.*
ARMAND, jeune comédien, aimé de Rose.	M. *Sidonni.*
BLAGUIGNAC, gascon.	M. *Bosquier-Gav.*
NICODÈME JOBART, destiné à Rose.	M. *Brunet.*
FRAÇOIS JOBART, son oncle.	M. *Bonioli.*
CLAUDE, garçon d'auberge.	M. *Vaux-Doré.*

D'après le traité fait avec M. Martainville, je suis propriétaire de toutes ses pièces pour les représentations dans tous les Départemens. Paris, ce 10 frimaire an 12.

Digitized by Google

LE SUICIDE DE FALAISE.

Le théâtre représente une salle d'auberge.

SCENE PREMIÈRE.

ARMAND, ROSE.

ROSE.

ARMAND, il est donc vrai que vous partez.

ARMAND.

Ma chère Rose, il le faut bien.

ROSE.

Pourquoi ne pas tout avouer à mon père ?

ARMAND.

Il n'est plus tems; celui qui doit vous épouser arrive aujourd'hui même.

ROSE.

Hélas !

ARMAND.

Voulez-vous que je reste pour être le témoin d'un hymen qui fera mon désespoir ? Votre père, maître de cette auberge, est riche...

ROSE.

Mais il est sensible.

ARMAND.

Je suis pauvre.

ROSE.

Mais je vous aime.

ARMAND.

La profession de comédien que j'exerce peut encore me desservir auprès de lui.

ROSE.

Il l'ignore.

Digitized by Google

ARMAND.

Votre prétendu a de la fortune, et de plus, son oncle, qui habite aussi Falaise, est un ancien ami de votre père.

ROSE.

Je le déteste autant que je vous aime.

ARMAND.

Ah ! ma chère Rose, faut-il n'avoir connu le bonheur d'être aimé de vous, que pour être condamné à d'éternels regrets.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, BLAGUIGNAC.

BLAGUIGNAC, *à part.*

Toujours ensemble, toujours, jé suis sûr dé mon fait.

ARMAND.

J'ai perdu jusqu'à l'espérance.

BLAGUIGNAC, *à part.*

Qué lui reste-t-il donc ?

ARMAND.

Et à moins d'un miracle...

BLAGUIGNAC, *haut.*

Un miracle... c'est uné bagatelle.

ROSE.

Quoi, monsieur, vous étiez-là !

BLAGUIGNAC.

Oui.

ARMAND.

Et tu as entendu.

BLAGUIGNAC.

Jé n'ai rien entendu.

ROSE.

Je respire.

BLAGUIGNAC.

Mais j'ai tout déviné.

ARMAND.

Deviné !

BLAGUIGNAC.

Sans doute... et jé n'ai pas grand mérite à céla ; de tous les logogryphes, l'amour est lé plus aisé à débiner...

Digitized by Google

ARMAND.

Que veux-tu dire ?

BLAGUIGNAC.

Qu'il né tiendrait qu'à moi dé vous tourmenter, dé vous punir dé votré discrétion, jé dirais presque dé votré méfiance ; mais la bonté, l'indulgence sont le fond dé mon caractère... allons au fait, et puisque mé voilà votre confident malgré vous, mettez-vous à votre aise... Vous vous aimez, vous né voudriez pas vous être aimé gratis.

ARMAND.

Mon ami, puisque tu sais tout, juge de ma cruelle position.

BLAGUIGNAC.

Misère...

ROSE.

On veut me marier ce soir même.

BLAGUIGNAC.

Bibus... Tu parlais tout-à-l'heure dé miracle, jé suis homme à en faire un pour toi.

ARMAND.

Un miracle !

ROSE.

Vous !

BLAGUIGNAC.

Un miracle, vétille ; c'en serait un, qu'un gascon n'en sut pas faire...

ROSE.

Quels sont vos projets ?

BLAGUIGNAC.

Mes projets ! jé...jé n'en sais rien ; mais soyez tranquilles.

ARMAND.

Songe que le cas est pressant.

BLAGUIGNAC.

Mon génie est bif.

ROSE.

Le délai est si court.

BLAGUIGNAC.

Jé suis fort pour les imprompétus. Charmante Rose ; réjoignez botre père pour écarter tous les soupçons, et permettez que jé mé concerte avec Armand.

Digitized by Google

ROSE.

Songez que mon bonheur est entre vos mains.

BLAGUIGNAC.

Bous né pouviez mieux lé placer !

ROSE.

Adieu, Armand.

ARMAND.

Adieu, ma bien aimée. (*Rose sort.*)

SCENE III.

ARMAND, BLAGUIGNAC.

BLAGUIGNAC.

Ah ! ça, pétit, parlons raison ; tu as pris l'état de comédien, moitié par nécessité, moitié par goût ; jé m'étais lancé dans la même carrière, nous nous connûmes, nous fûmes amis ; et tu sais que, sans mé flatter, jé remplissais très-joliment l'emploi des Colin ; j'ai même à la comédie une grande obligation, c'est dé m'avoir fait perdre mon accent... Mais revenons à toi. Tu vas rejoindre ta troupe ; c'est tout simple, une maladie t'arrête dans cette auberge, c'est fâcheux ; tu vois Rose, tu l'aimes, c'est naturel ; tu lui plais, c'est dans l'ordre ; vous voulez vous marier, c'est conséquent ; des obstacles se présentent, c'est désespérant ; jé mé trouve la, jé vous sers, jé vous unis, c'est mon dévoir, et voilà lé dénouement.

ARMAND.

Tu arranges tout cela à ton gré...

BLAGUIGNAC.

Et au tien j'espère !

ARMAND.

Mais je pars ce soir.

BLAGUIGNAC.

Et pourquoi ?

ARMAND.

D'abord, parce que Rose se marie.

BLAGUIGNAC.

Il faut rester pour quelle ne se marie pas, ou quelle ne se marie qu'avec toi ; ta troupe peut bien attendre : d'ail-

Digitized by Google

leurs tu joues ici un rôle d'amoureux, tu ne sors pas de ton emploi...

ARMAND.

Une seconde raison, c'est que mes finances sont épuisées.

BLAGUIGNAC.

Et c'est précisément la raison qui fait qué jé reste, moi; tu fuis avant d'avoir examiné le danger; je parie que tu né sais pas même le nom de ton rival!

ARMAND.

Ma foi non... je sais seulement qu'il est de Falaise.

BLAGUIGNAC.

C'est déjà une chance pour nous, un homme dé Falaise peut-il lutter contre deux artistes dont l'un est de Pézénas. Mais d'ailleurs je suis plus instruit qué toi-même dé cé qui té régarde. Cé rival s'appelle Nicodême Jobart.

ARMAND.

Eh! qu'importe!

BLAGUIGNAC.

Il importe beaucoup. Cé Jobart est un très-pétit génie, qué j'ai connu pendant mon séjour à Falaise, et il nous séra facile d'en faire cé qué nous voudrons. Jé sais encore qué lé contrat est prêt, qu'il y a un dédit, qué les préparatifs dé la noce sont faits; qué lé père Gobémouche, notre hôte, a déjà fait ses invitations: enfin, qu'on n'attend plus qué lé futur pour terminer; mais, capédébious, jé lé jure par les sources dé la Garonne, cé né sont pas ceux pour qui on a commandé les violons qui danseront.

ARMAND.

Mais de qui as-tu appris tous ces détails.

BLAGUIGNAC.

Du père Gobémouche lui-même... Presque tous les matins il vient dans ma chambre . . . jé dévine son intention. C'est pour mé démander dé l'argent... Tu sens bien qué jé détourne la conversation. Jé lui fais des contes, tu sais qué jé conte assez bien.

ARMAND.

Oh! très-bien...

BLAGUIGNAC.

Et lé bonhomme est si crédule, qué jé lui fais accroire

Digitized by Google

tout cé qué jé veux ; entre nous, le père Gobémouche n'a pas inventé la poudre.

ARMAND.

Il est père de Rose...

BLAGUIGNAC.

Jé crois qué jé viendrais à bout dé lui persuader même qu'il a dé l'esprit... en un mot, c'est une vraie ganache ; pardon, mon cher, dès qu'il sera ton beau-père, jé té promets dé lé traiter avec lé plus grand respect... C'est lui-même, en un mot, qui m'a conté tous ses projets ; nous les déjouerons ; jé voudrais pélotter dessous jambes cent personnes commé lui et son prétendu gendre ; en vérité, jé suis honteux d'avoir affaire à si faible partie.

ARMAND.

Mais encore, mets-moi au fait de tes projets.

BLAGUIGNAC.

Eh ! sandis, il faudrait que j'y fusse moi-même, le moment m'inspiréra...

(*On entend le père Gobemouche appeler Rose et Claude.*)

J'entends le père Gobémouche, retirons-nous, et nous ténons prêts à paraître quand lé vésoin l'exigéra.

SCENE III.

GOBEMOUCHE, ROSE, CLAUDE.

GOBEMOUCHE.

Ah ! vous voilà tous les deux, venez, j'ai à vous parler.

ROSE.

Que voulez-vous, mon père.

CLAUDE.

Qu'est qu'y a not' maît'...

GOBEMOUCHE.

Dis-donc, Claude, as-tu porté toutes mes invitations.

CLAUDE.

Oui, not' maît'...

GOBEMOUCHE.

Allons, ma fille, réjouis-toi ; dès ce soir tu seras mariée, j'attends ton prétendu de minutte en minutte ; sois gaie, voyons, sois gaie.

Digitized by Google

ROSE, *tristement.*

Je le suis aussi, mon père.

GOBEMOUCHE.

Pour moi je ne me sens pas de joie : j'espère avant un an me voir renaître dans ma race ; il me semble déjà que je vois de petits Gogemouche sauter sur les genoux de leur grand papa.

CLAUDE.

Oh! qu'ça s'ra joli, qu'ça s'ra joli.

GOBEMOUCHE.

N'est-ce pas, mon ami, que cela sera bien beau, et le repas de noce, donc, c'est moi qui l'ai ordonné, il sera exécuté sous mes yeux... Ah! ce repas là me fera honneur dans le pays; avec ça ma fille sera magnifiquement habillée. Oui, ma Rose, je te préviens que pour te surprendre, je t'ai acheté une belle robe d'indienne à *vermicel*, un voile d'organdie et une jeannette *en similor*. Ah! tu brilleras, va, tu brilleras.

CLAUDE.

Et moi, not' maît', vous ne m'avez rien acheté.

GOBEMOUCHE.

Mais voyez donc cet imbécile, est-ce que tu es ma fille, toi? est-ce que tu te maries...

CLAUDE.

Pardine, si je n'me marie pas, c'est pas d'ma faute, il n'me manque qu'une femme qui veuille de moi.

GOBEMOUCHE.

Ah! mon dieu que ce garçon là est bête, je ne sais pas comment je peux le garder chez moi...

CLAUDE.

Eh ben, not' maît', vous êtes toujours à m'dire ça, ça m'ahurit, et puis t'nez, quand on est bête c'est pas d'sa faute.

GOBEMOUCHE.

Allons, va faire serrer les provisions que je viens d'apporter; et toi, ma fille, va visiter les petits achats que j'ai faits pour ta toilette. Adieu, ma petite Rose, adieu mademoiselle Gobemouche, qui serez bientôt madame Jobart....

ROSE.

Adieu, mon père. (*Rose et Claude sortent.*)

Digitized by Google

SCENE IV.

GOBEMOUCHE, *seul.*

M. Jobart ne peut tarder à arriver, je voudrais qu'il fut déjà ici... Au plaisir que j'éprouve, on dirait que c'est moi qui me marie : non, vrai ; quand je serais ma fille, ça ne serait pas pis... Mais songeons a réunir tout l'argent possible ; allons demander a M. Blaguignac le montant de son mémoire... Ah ! justement le voici.

SCENE V.

GOBEMOUCHE, BLAGUIGNAC.

BLAGUIGNAC.

Eh ! bien, notre cher hôte, nous marions donc notre jolie Rose ?

GOBEMOUCHE.

Oui, monsieur, c'est ce qui fait que je viens vous prier..

BLAGUIGNAC.

(*A part.*) Encoré lé mémoiré. (*haut.*) Mé prier dé la noce, vien bolontiers, mon cher ; comme lé meillur ami dé la famille...

GOBEMOUCHE.

Ce n'est pas tout-à-fait cela, je venais vous prier...

BLAGUIGNAC.

Dé conduiré la mariée : avec plaisir, jé sérai lé prémier garçon dé la noce.

GOBEMOUCHE.

Dans ce moment-ci voyez-vous...

BLAGUIGNAC.

Savez-bous qué botre gendre ba trouver un joli étavlissement... Votre auvergé est fièrément achalandée !

GOBEMOUCHE.

Oui, monsieur, je suis assez heureux, pourtant j'ai du malheur ; la plupart de mes pratiques, je ne les vois qu'une fois ; cependant elles sont bien contentes quand elles s'en vont.

BLAGUIGNAC.

Ah ! quand elles s'en bont... Pour moi, jé mé trouve parfaitément ici.

Digitized by Google

GOBEMOUCHE.

Vous me faites honneur.

BLAGUIGNAC.

Et si j'en étais lé maître, j'y resterais touté ma bie.

GOBEMOUCHE.

Vous êtes bien bon, monsieur.

BLAGUIGNAC.

Il né bous faudrait pas veaucoup dé pratiques commé moi, botre affaire serait bientôt faite.

GOBEMOUCHE.

C'est vrai, monsieur, vous faites beaucoup de dépense chez moi.

BLAGUIGNAC.

Ah ça, vous ne voulez donc pas que nous comptions jamais ensemvle.

GOBEMOUCHE.

Monsieur, précisément.

BLAGUIGANC.

Ah! jé conçois; les apprêts d'un mariagé, la joie, les affaires, tout bous a empêché dé régler mon mémoire.

GOBEMOUCHE.

Au contraire, monsieur, car j'étais....

BLAGUIGNAC.

Mais dès qué bous serez devarrassé, jé veux qué nous terminions : justement j'aurai reçu des lettres dé chez moi?

GOBEMOUCHE.

Ah! vous avez écrit chez vous?

BLAGUIGNAC.

Toutes les fois qué j'écris, on m'enboie dix millé francs.

GOBEMOUCHE.

Ah! mon dieu! écrivez-vous souvent?

BLAGUIGNAC.

Jamais...

GOBEMOUCHE.

Comment, jamais!

BLAGUIGNAC.

Jamais plus dé quatre ou cinq fois par an, il faut de l'économie.

GOBEMOUCHE.

Je vais vous dire : c'est que je me suis saigné pour la dot de Rose; et que voici l'instant de faire mes provisions de toute espèce... de bois...

Digitized by Google

BLAGUIGNAC.

Dé bois ; gardez-vous bien d'en acheter.

GOBEMOUCHE.

Comment, il faut bien...

BLAGUIGNAC.

Né faites pas cette folie-là !

GOBEMOUCHE.

Mais pour se chauffer ?...

BLAGUIGNAC.

N'en achetez pas, bous dis-je, jé bous en fournirai à moitié prix : et jé veux exprès pour bous commander uné coupe dans ma forêt...

GOBEMOUCHE.

Vous avez donc une forêt !

BLAGUIGNAC.

Et une vellé, jé m'en flatte ; elle est si longué et si touffue qué l'on peut faire plus dé cinquanté lieues dé vranche en vranche, sans mettré pied à terre.

GOBEMOUCHE.

Diable ! ça doit faire une bien jolie promenade. Vous devez avoir beaucoup de gibier, des lapins, des lièvres et autres bêtes féroces.

BLAGUIGNAC.

Beaucoup. A propos, M. Gobemouche, chassez-vous ?

GOBEMOUCHE.

Comme un chat.

BLAGUIGNAC.

Eh bien, venez chez moi, je vous ferai chasser.

GOBEMOUCHE.

Ah ! dites-moi donc, M. Blaguignac, est-il vrai que M. Armand, votre ami, va nous quitter.

BLAGNIGNAC.

Jé lé crains.

GOBEMOUCHE.

C'est un jeune homme bien estimable, il m'a toujours payé fort exactement.

BLAGUIGNAC.

Sandis, bous né connaissez pas quel homme bous avez lé bonhur dé posséder dans botré maison.

GOBEMOUCHE.

Ah ! mon dieu ! qu'est-ce qu'il est donc !

Digitized by Google

BLAGUIGNAC.

C'est un jeune homme qui à joué les rôles les plus vrillans... Ah ! si bous lé voyez en costume... Mais chut, j'allais commettre une indiscrétion.

GOBÉMOUCHE.

Tâchez donc qu'il reste à la noce de ma fille.

BLAGUIGNAC.

Jé bous juré dé faire tout mon possible...

GOBEMOUCHE.

Dites-lui bien que sans lui la noce ne serait pas complette.

BLAGUIGNAC.

Jé lé lui dirai, et j'espèré lé déterminer.

GOBEMOUCHE.

Je vous aurai la plus grande obligation. Je vais au bureau des voitures voir si M. Jobart, mon gendre, n'est pas arrivé.

BLAGUIGNAC.

Quant à mon mémoire...

GOBEMOUCHE.

Laissez-donc, M. Blaguignac ; ne parlons plus de cette misère-là. (*à part.*) Ces gens riches n'aiment à payer que de grosses sommes à la fois. (*haut.*) J'ai bien l'honneur de vous saluer. (*il sort.*)

SCENE VI.

BLAGUIGNAC, *seul.*

Oh ! lé vrabe homme, lé vrabe homme qué cé père Gobémouche, si tous les auvergistes lui ressemblaient, lé métier dé gascon serait trop agréable.

SCENE VII.

BLAGUIGNAC, ARMAND.

BLAGUIGNAC.

Ah ! té voilà !

ARMAND.

Eh bien ! quelles nouvelles ?

BLAGUIGNAC.

Aucunes encore; seulément j'ai persuadé au père Gobémouche qué tu étais un homme dé la première volée.

Digitized by Google

ARMAND.

Mais à quoi bon !

BLAGUIGNAC.

Laissé-moi donc faire, si ça né sert pas, ça né peut pas nuire. Le pis est de se retrouver au point d'où l'on était parti, *experto crede roberto*.

ARMAND.

Espères-tu !

BLAGUIGNAC.

Chut, j'entends du vruit ; si je ne me trompe c'est la voix du sussédit Jobart ; retire-toi, et me laisse tenter l'abordage.

SCENE VIII.

BLAGUIGNAC, JOBART.

JOBART, *dans la coulisse.*

Ah, ça, il n'y a donc personne ici...

BLAGUIGNAC.

Jé né mé trompe pas, sandis, c'est lui-même.

JOBART, *entrant, une valise sous le bras.*

Ah ! ben, voilà une auberge bien joliment tenue, c'est comme la place d'armes de chez nous, on y entre tout de go.

BLAGUIGNAC.

Ah ! sandis, en croirai-je mes yeux ? est-ce lui ?

JOBART.

Tiens, mais je connais ce monsieur-là.

BLAGUIGNAC.

Eh ! qnoi Jobart, tu né réconnais pas ton meilleur ami.

JOBART.

Ah ! c'est Blaguignac !

BLAGUIGNAC.

Lui-même... Emvrassons-nous mon cher... Jé suis ravi... *Oreste et Pilade* avaient moins dé plaisir à sé réboir.

JOBART.

Quels sont ces messieurs-là !...

BLAGUIGNAC.

Le ciel a comvlé mes vœux... jé té rétroube enfin.

JOBART.

Est-ce que tu m'as cherché ?

Digitized by Google

BLAGUIGNAC.

Sur la terre et sur l'ondé.

JOBART.

Je ne suis pas sorti de Falaise.

BLAGUIGNAC.

Qui t'amène, dans cette auvergé? c'est sans doute ma bonne étoile?

JOBART.

Non, c'est la diligence de chez nous...

BLAGUIGNAC.

Té souvient-ils encore dé notre ancienne amitié!

JOBART.

Sûrement je m'en souviens.

BLAGUIGNAC.

De ce tems heureux où tout était commun entre nous.

JOBART, *à part.*

Quelle communauté?

BLAGUIGNAC.

Ou l'un puisait librement dans la vourse dé l'autre.

JOBART.

Oui; mais c'était toujours moi qui étais l'autre.

BLAGUIGNAC.

Emvrassons-nous encore uné fois, jé t'en conjure.

JOBART.

Laisse-donc, tu m'étouffes; ah! comme il m'aime!

BLAGUIGNAC.

Tu as bien fait de descendre dans cette auverge, on y est fort bien: d'ailleurs tu arrives à propos pour assister à la nocé dé la fillé dé la maison; c'est uné pétité personné charmante.

JOBART.

Tant mieux!

BLAGUIGNAC.

D'uné prévénance, d'uné complaisance; mais entre nous jé crois qu'il était tems qu'elle se mariât.

JOBART.

Comment! tems...

BLAGUIGNAC.

Sans doute, certaines pétites aventures, qui... dont... dans son état tu comprends qué c'est inébitable...

Digitized by Google

JOBART.

Quelles aventures ? expliques toi !

BLAGUIGNAC.

Si Minerve elle-même était auvergiste, Minerve deviendrait...

JOBART.

Laisse donc ta Minerve de côté, et parlons de la fille de cette maison.

BLAGUIGNAC.

Pour couper court, le père à eu le bonhur dé trouver une espèce dé nigaud...

JOBART.

De nigaud !

BLAGUIGNAC.

Qui se chargera de tout réparer.

JOBART.

Tout réparer.

BLAGUIGNAC.

Et on l'attend aujourd'hui même.

JOBART.

Est-il possible ? c'était pour ça qu'on me pressait tant ! Quelle horreur !

BLAGUIGNAC.

Mais, qu'as-tu donc, tu parais troublé.

JOBART.

Ah ! mon ami, c'est moi qui suis le nigaud.

BLAGUIGNAC.

Toi !...

JOBART.

Oui, moi-même, moi, a qui il en a couté dix-sept francs vingt-cinq centimes pour venir de Falaise ici... C'est moi qui devais épouser mademoiselle Gobemouche.

BLAGUIGNAC.

Ah ! bavard que jé suis, j'ai fait uné sottise!

JOBART.

Au contraire, tu m'as rendu un grand service en me dévoilant a quelle femelle j'avais affaire.

BLAGUIGNAC.

Ecoute donc, moi, jé né parle qué sur les fruits publics ; et souvent on en dit moitié plus qu'il n'y en a.

Digitized by Google

JOBART.

Et quand il n'y en aurait que la moitié de ce que tu m'as dit... Nous sommes très-chatouilleux dans la famille des Jobart...

BLAGUIGNAC.

Excuse-moi... j'ignorais...

JOBART.

M'aimes-tu, Blaguignac ?

BLAGUIGNAC.

En douter c'est mé faire injure.

JOBART.

Voudrais-tu que ton ami la *gobât*...

BLAGUIGNAC.

Non, sandis ; mais comment té tirer dé là, on n'attend qué toi, té boilà arrivé, il faut qué tu épouses.

JOBART.

Je m'en garderai bien.

BLAGUIGNAC.

Comment té tirer dé cé mauvais pas!

JOBART.

Je n'en sais rien, indique-moi le moyen, et je te tiens quitte de tout l'argent que je t'ai prêté a Falaise.

BLAGUIGNAC.

L'intérêt ne peut rien sur moi... Cependant j'entrevois un expédient.

JOBART.

Lequel ?

BLAGUIGNAC.

Monsu Gobémouche né t'a pas encore vu ?

JOBART.

Non, ni moi, lui.

BLAGUIGNAC.

Il est allé té chercher aux voitures, mais vous vous serez croisés.

JOBART.

Explique-toi, je t'en conjure.

BLAGUIGNAC.

Il faut fairé comme si tu n'étais pas arrivé.

Le Suicide de Falaise.

Digitized by Google

JOBART.

Comment ?

BLAGUIGNAC.

Il faut faire mieux, il faut te tuer.

JOBART.

Me tuer ! pas si bête.

BLAGUIGNAC.

Quand je dis te tuer ! c'est sans te faire du mal.

JOBART.

Ah ! j'entends, pour la frime.

BLAGUIGNAC.

Ecoute, c'est l'amitié qui m'inspire... Si tu étais mort, on né pourrait pas té forcer à épouser madémoiselle Gobémouche, ni a payer le dédit qui peut exister.

JOBART.

C'est clair, justement il y a un dédit.

BLAGUIGNAC.

Eh bien ! supposés que toi Nicodême Jobart es mort, et qué tu biens ici comme un dé ses cousins pour en porter la nouvelle, alors tu seras à portée de tout voir, de tout entendre, sans t'obliger a rien.

JOBART.

Oh ! que c'est bien imaginé !

BLAGUIGNAC.

D'avord il faut té mettre en deuil. As-tu dans ta balise quelqu'havit dé deuil ?

JOBART.

Je dois avoir ça... Attends, en fait d'habit de deuil, je n'ai que mon frac ventre de biche.

BLAGUIGNAC.

Ventre de biche, fi donc ; mais j'imagine un tour plaisant...il y a ici un jeune voyageur quéjé so upéçonne amoureux dé la pétite ; il serait bien drôle dé lui emprunter un havit, et dé lui réjetter la future sur les vras.

JOBART.

Ah ! que ça serait drôle, que ça serait drôle ! il n'y a plus qu'une chose qui m'inquiette, c'est que j'ai mon oncle François qui est parti de Falaise avec moi, mais qui s'est arrêté

Digitized by Google

pour affaire a quelques lieues d'ici ; s'il arrive, je nous vois dans l'embarras.

BLAGUIGNAC.

Raison de plus pour nous presser... Je vais appeler notre jeune Céladon.

JOBART.

Va, va ! (*à part.*) Oh! que je suis heureux d'avoir rencontré cet honnête Blaguignac.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, ARMAND.

BLAGUIGNAC, *frappant à la porte d'Armand.*

Monsu Armand, monsu Armand. (*à Jobart.*) C'est l'homme en question.

JOBART.

Bon. (*Armand paraît.*)

BLAGUIGNAC.

Chut... tais-toi et accorde tout cé qué jé vais té démander.

ARMAND.

Il suffit.

JOBART.

Oh ! il a bien l'air d'un homme a qui l'on en fait accroire.

BLAGUIGNAC.

Je vous présente un de mes meilleurs amis... (*bas à Armand.*) C'est le futur. (*haut.*) Un honnête jeune homme à qui l'on tend des pièges.

JOBART.

Ah ! c'est vrai, on me tend des pièges...

BLAGUIGNAC, *à Armand.*

Il y tombéra (*à Jobart.*) Il y tombéra.

JOBART.

Ah ! tant mieux.

BLAGUIGNAC.

Et jé biens bous prier en son nom, et au mien, de lui prêter un havit dé deuil complet

JOBART.

Complet...

Digitized by Google

BLAGUIGNAC.

Ce costume lui est nécessaire ?

JOBART.

Très-nécessaire.

BLAGUIGNAC.

Pour un projet...

JOBART.

Pour un projet...

BLAGUIGNAC, *à Armand.*

Qui doit le rendre heureux...

JOBART.

Qui doit me rendre heureux.

ARMAND.

Messieurs, je n'ai rien à vous refuser.

BLAGUIGNAC, *à Jobart.*

Ah ! comme il donné dédans.

JOBART.

Ah ! comme il donne dedans.

ARMAND.

Ah ! comme il donne dedans.

BLAGUIGNAC.

Il faut l'havit complet, le crêpe, les pleureuses.

JOBART.

Ah ! oui, les pleureuses. (*à part.*) J'étouffe d'envie de rire.

BLAGUIGNAC, *à Armand.*

Prête-lui lé costume avec lequel jé t'ai vu jouer le chevalier Ménechme.

ARMAND.

J'ai précisément ce qu'il vous faut.

BLAGUIGNAC.

C'est bien heureux.

JOBART.

Oh ! bien heureux.

BLAGUIGNAC.

Allons ! va procéder à ta toilette, et remercie monsieur, de ses bontés. (*bas à Jobart.*) J'espère qué lé tour est von.

JOBART, *riant.*

Excellent...Ah ! ah ! ah ! Monsieur, je vous remercie bien.

Digitized by Google

BLAGUIGNAC, *à Armant.*

Ah ! la bonne dupe.

ARMAND.

Ttès-bonne ! ah ! ah ! ah ! monsieur c'est une bagatelle.

BLAGUIGNAC.

Ah ! ah ! ah !...

(*il rient tous les trois, Jobart et Armand entrent dans le cabinet latéral.*)

SCENE X.

BLAGUIGNAC, *seul.*

Voici l'affaire en bon train ; cé pauvre Jobart va sé tuer lui-même pour céder sa maîtresse à son rival ; c'est pousser la complaisance bien loin, et tout céla, il part dé là... Ah ! mon ami Blaguignac, tu es braiment un génie, il né t'a manqué qué les circonstances... Mais voici monsu Gobémouche ; allons, poussons à la roue.

SCENE XI.

BLAGUIGNAC, GOBEMOUCHE.

BLAGUIGNAC, *tirant son mouchoir.*

Ah ! quel coup affreux...

GOBEMOUCHE.

Eh, bien ! c'est singulier ça, on me dit aux voitures qu'il est arrivé, et je ne vois personne.

BLAGUIGNAC.

Paubre Gobémouche, quelle nouvelle pour toi !

GOBEMOUCHE.

Qu'est-ce qu'il a donc ; dites-moi, n'avez-vous pas vu.

BLAGUIGNAC.

Ne m'en parlez pas.

GOBEMOUCHE

Vous l'avez vu ?

BLAGUIGNAC.

Hélas oui !

GOBEMOUCHE.

Comment, hélas !

Digitized by Google

BLAGUIGNAC.

Qui s'y serait attendu ?

GOBEMOUCHE.

Pardine, moi ; puisque j'avais une lettre d'avis.

BLAGUIGNAC.

Le pauvre jeune homme.

GOBEMOUCHE.

Mais il n'est pas pauvre du tout.

BLAGUIGNAC.

Père malheureux !

GOBEMOUCHE.

Ah ! ça, expliquez-vous donc, vous me faites des frayeurs.

BLAGUIGNAC.

Voilà quelqu'un qui vous instruira mieux que moi.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, JOBART, *en grand deuil, les pleureuses, le crêpe, l'épée de deuil.*

GOBEMOUCHE.

Qu'est-ce que c'est que ce monsieur tout noir.

BLAGUIGNAC, *à Jobart.*

Ferme, c'est le papa.

JOBART, *bas à Blaguignac.*

Laisse-moi faire. (*haut.*) N'est-ce pas à M. Gobemouche que j'ai l'honneur de parler.

GOBEMOUCHE.

Oui, monsieur, c'est moi-même ; Ignace Gobemouche.

JOBART.

Je me nomme Jobart.

GOBEMOUCHE.

Ah ! c'est vous, mon cher ; pardi voilà deux heures que nous jouons à la cligne-musette. Allons, mon gendre, embrassons-nous.

JOBART.

De tout mon cœur.

BLAGUIGNAC, *le tirant par l'habit.*

Qué fais-tu donc, nigaud.

JOBART, *bas.*

C'est vrai. (*haut.*) Je ne suis pas votre gendre.

GOBEMOUCHE.

Comment...

Digitized by Google

JOBART.

Je ne suis que mon cousin.

BLAGUIGNAC, *le tirant.*

Ah ! lé malheureux !

JOBART.

Non, ce n'est pas ça.

BLAGUIGNAC.

La douleur lui trouble la cervelle.

JOBART.

Je suis le cousin de mon cousin.

GOBEMOUCHE.

Ah ! je commence à comprendre, vous êtes le cousin de mon gendre futur.

JOBART.

C'est vous qui l'avez dit.

GOBEMOUCHE.

Et vous venez pour la noce.

JOBART.

Cet habit doit vous dire que je n'ai pas envie de danser.

GOBEMOUCHE.

Mais lui-même pourquoi n'est-il pas encore arrivé...

JOBART.

Il y a sept ou huit petites raisons qui l'en ont empêché ; la première, c'est qu'il est mort.

GOBEMOUCHE.

Mort !

BLAGUIGNAC.

Exemptez-lé des autres raisons.

GOBEMOUCHE.

Comment mort ! là, tout-à-fait mort.

JOBART.

On ne peut pas plus mort... et je viens de sa part vous demander excuse.

BLAGUIGNAC.

C'est bien ça : c'est bien.

JOBART.

La ressemblance de nom à causé votre erreur. C'est que je vais vous dire, la famille des Jobart est très-nombreuse, Falaise n'est qu'asiment peuplé que de Jobarts.

Digitized by Google

GOBEMOUCHE.

C'est pourtant bien désagréable : moi qui me faisais une fête de marier ma fille, j'en serai malade, c'est sûr ; et de quelle maladie est-il mort, votre cousin ?

JOBART, *à Blaguignac.*

Dis donc, de quelle maladie suis-je mort ?

BLAGUIGNAC, *à Jobart.*

De mort subite...

JOBART.

De mort subite.

GOBEMOUCHE.

Ah ! mon dieu ; était-il sujet à cette maladie ?

JOBART.

Très-sujet.

BLAGUIGNAC.

Imbécile.

JOBART.

Non, c'était la première fois.

GOBEMOUCHE.

Son oncle, mon vieil ami François, aura du avoir bien du chagrin...

JOBART.

Je vous en réponds, mon cousin est mort dans ses bras.

GOBEMOUCHE.

On dirait qu'il l'a fait exprès pour me contrarier ; m'en voilà pour mes préparatifs, pour mes achats ; mais il me vient une idée.

BLAGUIGNAC, *à part.*

C'est étonnant.

GOBEMOUCHE.

Vous êtes son cousin, vous portez le même nom ; prenez sa place, ça ne sortira pas de la famille.

BLAGUIGNAC, *bas à Jobart.*

Vois-tu l'empressement...

JOBART, *bas à Blaguignac.*

Il ne m'y prendra pas... (*haut.*) Monsieur, je ne demande pas mieux ; mais c'est que je suis déjà marié... (*bas à Blaguignac.*) Le coup est malin j'espère.

BLAGUIGNAC.

Divin, divin...

Digitized by Google

GOBEMOUCHE.

C'est bien dommage ; avez-vous des enfans.

JOBART.

J'en ai eu, mais je les ai tous perdus.

GOBEMOUCHE.

Tous !

JOBART.

Oui, excepté quatorze. (*à Blaguignac.*) Hein, comme je lui coule ça.

GOBEMOUCHE.

Voyez, on n'entend parler que de malheur ; moi qui avais préparé la dot de ma fille.

JOBART.

Le dot !

GOBEMOUCHE.

Oui ; les trente mille francs sont là.

JOBART.

Les trente mille francs. (*à Blaguignac.*) J'ai envie de ressusciter.

BLAGUIGNAC.

Laisse-donc, c'est un piège. Le moment serait bon pour lui proposer le jeune soupirant.

JOBART.

Oh ! oui ; mets-le en avant.

GOBEMOUCHE.

Ça m'est égal d'abord ; le mois ne se passera pas que je n'aie marié ma fille.

JOBART.

Comme il est pressé, ça fait bien voir...

BLAGUIGNAC.

Chut ! M. Gobémouche, vous savez combien je vous aime ; je veux, pour vous consoler, vous faire gagner quinze mille francs d'un coup de fillet.

GOBEMOUCHE.

Quinze mille francs.

JOBART.

Oh ! ça ne lui coute rien.

BLAGUIGNAC.

Vous voulez donner à mademoiselle Rose trente mille francs.

Digitized by Google

GOBEMOUCHE.

C'est mon intention.

BLAGUIGNAC.

Eh bien, jé connais un parti très-honorable qui la prendra pour quinze. C'est cent pour cent de bénéfice.

GOBEMOUCHE.

Quel est ce parti ?

BLAGUIGNAC.

M. Armand.

GOBEMOUCHE.

Quoi ! ce jeune homme si comme il faut,

BLAGUIGNAC.

Lui-même.

GOBEMOUCHE.

Que ne se proposait-il ?

BLAGUIGNAC.

Il savait que vous étiez lié par une promesse et un dédit.

GOBEMOUCHE

La promesse ne peut plus exister, puisque l'individu est mort... Le dédit est mort aussi, et je le déchire.

JOBART.

Bravo.

BLAGUIGNAC.

Bravissimo.

JOBART.

Voilà celui de mon cousin, j'en fais autant. (*il le déchire.*)

GOBEMOUCHE.

Ecoutez, je cours chez le notaire pour qu'il laisse les noms du contrat en blanc ; tâchez d'arranger cela... Je reviens à tire d'aîle... Ah ! mon dieu, mon dieu, qu'on a de mal pour marier sa fille. (*il sort.*)

SCENE XIII.

JOBART, BLAGUIGNAC.

JOBART.

As-tu vu comme je me suis conduit finement.

BLAGUIGNAC.

Tu as saisi la chose à merveille... Prévénons nos futurs époux. (*il appelle.*) M. Armand, mademoiselle Rose.

Digitized by Google

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, ARMAND, ROSE.

BLAGUIGNAC.

Approchez, jeunes gens, j'ai de bonnes nouvelles à vous annoncer.

ARMAND.

Est-il possible.

ROSE.

Mon cher Armand ?

JOBART, *à Blaguignac.*

Vois-tu comme elle se jette à sa tête...

BLAGUIGNAC.

Quand je te le disais.

JOBART.

Oh ! la petite déleurée ! C'est dommage, elle est gentille.

BLAGUIGNAC.

Madémoiselle, jé bous présente monsu qui vient exprès de Falaise pour vous annoncer que vous n'épouserez pas Nicodême Jobart.

JOBART.

Oh ! pour ça, je vous le jure.

ROSE.

Quel bouheur !

JOBART.

Le compliment est gentil... Pardi, mademoiselle, nous avons des falaisaines qui valent bien les filles de ce pays.

ROSE.

Je n'en doute pas.

(*On entend dans la coulisse François Jobart, l'oncle, parler à Claude.*)

BLAGUIGNAC.

Quel est cé bruit.

FRANÇOIS, *dans la coulisse.*

Je vous dis qu'il doit être arrivé.

JOBART.

Ah ! mon dieu, c'est mon oncle François, je me sauve.

(*Il entre dans un cabinet.*)

BLAGUIGNAC.

Que le diable emporte l'oncle ; pour vous, mes amis, appuyez tout cé qué jé dirai.

Digitized by Google

SCENE XV.

ARMAND, ROSE, BLAGUIGNAC, FRANÇOIS, CLAUDE.

FRANÇOIS.

Mais encore une fois, je vous dis que mon neveu est ici.

CLAUDE.

Je vous jure que je n'ai pas plus vu de neveu que sur ma main.

FRANÇOIS.

Messieurs, ne l'auriez vous pas vu.

BLAGUIGNAC.

Qui? monsu.

FRANÇOIS.

Mon neveu Nicodême.

BLAGUIGNAC.

Nous n'avons pas l'honneur de le connaître.

FRANÇOIS.

Il ne connaît pas le pays, ce pauvre enfant se sera perdu. (*il pleure.*)

BLAGUIGNAC.

Quel âge a-t-il?

FRANÇOIS.

Vingt-neuf ans et cinq mois..

BLAGUIGNAC.

Pécaire!

FRANÇOIS.

Ah! mon dieu, qui pourra m'en donner des nouvelles...

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, GOBEMOUCHE, *arrivant.*

GOBEMOUCHE.

J'ai tout arrangé.

FRANÇOIS.

Ah! mon cher Gobemouche.

GOBEMOUCHE.

Ah! vous voilà, mon cher François... Eh bien, je viens d'apprendre le malheur.

FRANÇOIS.

Quel malheur... Je tremble pour le petit.

Digitized by Google

GOBEMOUCHE.

Il faut avoir du courage... c'est notre sort à tous, un peu plutôt, un peu plus tard.

FRANÇOIS.

Au nom du ciel, expliquez-vous ; mon pauvre neveu...

GOBEMOUCHE.

Je sens bien que c'est un coup terrible, mais que voulez-vous, c'est fini ; il est mort.

FRANÇOIS.

Mort !

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, JOBART, *au fond de la scène.*

JOBART.

Ils parlent de moi, écoutons.

GOBEMOUCHE.

Vous le savez mieux que personne, puisqu'il est mort dans vos bras.

FRANÇOIS.

Dans mes bras ! ah ça, êtes vous fou.

GOBEMOUCHE.

C'est vous-même à qui la douleur trouble la tête.

FRANÇOIS.

Il y a trois heures que je l'ai quitté sur la route, et s'il lui est arrivé malheur, ce ne peut-être que dans votre maudite ville.

GOBEMOUCHE.

Allons, c'est décidé, il bat la campagne, il la bat... il la bat...

BLAGUIGNAC.

Allons, mon cher monsu, réprénez vos sens.

FRANÇOIS.

Allez au diable tous, ou rendez-moi mon neveu.

GOBEMOUCHE.

Comme si nous pouvions ressusciter ce jeune homme.

FRANÇOIS.

Mais encore, qui vous a donné la nouvelle de sa mort.

GOBEMOUCHE.

C'est son cousin.

Digitized by Google

JOBART.

Nous y voilà.

FRANÇOIS.

Son cousin.

GOBEMOUCHE.

Qui vient d'arriver en grand deuil... il est très-bien habillé, ma foi.

FRANÇOIS.

En grand deuil, je m'y perds, et où est-il ce cousin, où est-il ?

GOBEMOUCHE.

Parbleu, le voici lui-même !

FRANÇOIS.

Quel est cet homme ?

JOBART, *lui faisant signe de se taire.*

Chut, chut.

FRANÇOIS.

Je ne me trompe pas ; c'est Nicodème.

JOBART.

Taisez-vous donc ; taisez-vous donc.

FRANÇOIS.

Pourquoi cet habit.

JOBART.

J'ai mes raisons.

FRANÇOIS.

Que veut dire le bruit de la mort.

JOBART.

Mais qu'est-ce que cela vous fait ; si je veux être mort.

FRANÇOIS.

A-t-il aussi perdu la tête : il y a un esprit de vertige dans cette maison... Ah ça, vous voyez bien qu'il n'est pas mort, qu'il est en bonne santé.

GOBEMOUCHE.

Mais c'est lui-même qui... Ah ça, expliquez-vous donc, vous venez de me dire que vous êtes mort, voilà votre oncle qui me dit que vous n'êtes pas mort... je suis sur le *qui vive.* A qui dois-je m'en rapporter ; parlez. Je flotte incertain, moi, je flotte.

FRANÇOIS.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

JOBART.

Qu'on a pris les Jobart pour des imbéciles, et qu'on vou-

Digitized by Google

lait me faire épouser une fille qui . . . suffit, je m'entends.

(*Armand et Rose font un geste d'indignation, Blaguignac les appaise.*)

BLAGUIGNAC.

Laissez donc, laissez donc, c'est exprès.

GOBEMOUCHE.

Une fille qui... achevez, impertinent, ma Rose n'est point une fille qui... entendez vous.

JOBART.

Tant il y a que j'aimerais mieux être mort tout de bon que de devenir votre gendre.

FRANÇOIS.

Le diable m'emporte s'y j'y comprends rien.

ARMAND et ROSE.

Ni moi.

BLAGUIGNAC.

Tant mieux.

GOBEMOUCHE.

Mais c'est une horreur, ça; m'insulter à ce point là, déshonorer ma Rose... ah! c'est affreux, une demoiselle si sage, c'était bien la peine d'être si sage; la voilà condamnée à rester fille toute sa vie.

BLAGUIGNAC.

Oh! que non, vous savez qué jé vous ai parlé d'un époux.. eh bien, Armand né démande pas mieux...

GOBEMOUCHE.

Est-il vrai?

ARMAND.

C'est le plus doux de mes vœux.

GOBEMOUCHE.

Je vous la donne de grand cœur: mademoiselle Gobemouche, par toute l'autorité d'un père, je vous ordonne d'épouser monsieur.

ROSE.

Mon père, l'obéissance est un devoir, (*à Armand*) et un plaisir.

JOBART, *sautant de joie.*

Vivat, m'en voilà débarrassé.

FRANÇOIS.

Ah ça, et les dédits.

JOBART.

Ils sont déchirés... Dieu merci, j'échappe d'une belle. Ah! mon cher Blaguignac, que je t'ai d'obligation.

Digitized by Google

GOBEMOUCHE.

Quoi, M. Blaguignac, c'est vous qui avez tenu des propos.

BLAGUIGNAC.

Moi-même... mais c'était une ruse pour faire le bonheur de ces enfans.

JOBART.

Une ruse... que veut dire cela ?

BLAGUIGNAC.

Que tu avais bien raison tantôt, quand tu t'écriais : c'est moi qui suis le nigaud.

JOBART.

Eh bien, voyagez donc pour vous faire attraper comme ça, et moi qui me suis tué pour les obliger.

GOBEMOUCHE

Ah ! le tour est bien bon, j'en rirai long-tems.

JOBART.

Oh ! oui, moquez-vous de moi, vous ; vous êtes encore bien malin.

GOBEMOUCHE.

Oh ! on ne m'aurait pas attrapé comme ça, certainement.

JOBART.

C'est fini, je n'irai plus chercher de femme si loin, je veux me marier dans mon arrondissement...

BLAGUIGNAC.

Mes bons amis, je suis enfin parvénu à vous rendre heureux, je vais partir...

ARMAND.

Tu nous quittes.

ROSE et GOBEMOUCHE.

Vous nous quittez.

BLAGUIGNAC.

Oui, dans quelques sémaines ; mais je vous promets de venir tous les ans passer neuf à dix mois avec vous

JOBART.

Allons, mon oncle, reprenons le chemin de Falaise. (*au public.*) Faites ensorte, messieurs, que je n'y porte pas de mauvaises nouvelles.

FIN.

Digitized by Google